

P. 12 798. B  
**DISCOURS**

PRONONCÉ PAR

**M. DESTRIVEAUX,**

prof. ord. à la faculté de droit de l'université de Liège  
et recteur sortant,

lors de la réouverture solennelle des cours pour  
l'année académique 1846-1847.



**LIÈGE,**

TYPOGRAPHIE DE P. GULIKERS, IMPR.-ÉDITEUR,

RUE SUR MEUSE, 12-445.

—  
1846.



9. 12. 788. 8

LIBRARY

LEODIENSIS

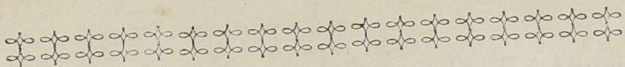
Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



Faint text, possibly a date or reference number.

Faint text, possibly a title or description of the document.

Bibl. Univ.  
LEODIENSIS



Messieurs ,

Dans cette réunion solennelle, où un honorable collègue (1) est proclamé mon successeur dans la dignité du rectorat, les réglemens m'imposent le devoir de soumettre à l'attention publique des considérations sur un sujet appartenant à la partie de l'enseignement qui m'est confiée. Chargé des cours de Droit public et de l'Histoire politique de l'Europe, je n'ai pas eu besoin de longues réflexions pour reconnaître que je pouvais simultanément puiser dans ces deux sources. Ma pensée s'est bientôt portée sur la tendance actuelle de la civilisation et sur les grandes révolutions qui depuis le 15<sup>me</sup> siècle ont précédé notre époque.

Trente ans d'une paix presque européenne ont mûri la pensée et la sagesse des nations, ont profondément modifié le système de leur existence intérieure et respective; elles sentent qu'elles vivent à l'intérieur pour elles-mêmes et non pour des intérêts personnels et spé-

(1) M. Gloesener.

ciaux; à l'extérieur sous l'empire commun et la protection des lois sacrées de l'humanité; elles paraissent irrésistiblement conduites vers ces convictions tutélaires, que l'état social est l'accomplissement d'une volonté éternelle et divine, qu'il doit être pour tous et chacun une garantie de moralité et de protection; ces sentimens se généralisant entre les peuples, les affranchiront des caprices et de la tyrannie d'une politique insidieuse et de l'empire des ambitions destructives. Ils sauront que la guerre n'est légitime, que si l'existence est mise en péril, ou si la loi naturelle est violée dans ses fondamentales prescriptions. Ainsi disparaîtront ces antipathies fomentées dans le dessein d'asservir plus facilement les peuples, qui divisés ne peuvent se prêter un mutuel appui; on est fondé à prévoir que l'état de paix sera bientôt l'état normal, et la guerre, non pas la dernière raison des rois, mais le dernier refuge des peuples contre la servitude ou l'oppression.

Cette prévision est fortifiée par les admirables moyens de communication, que l'industrie humaine a créés, conceptions sublimes, par lesquelles la vitesse a dévoré l'espace, dont l'exécution s'emparant d'une force qui n'avait jamais été mesurée ni soupçonnée, peut-être, dans son étendue, n'est jamais arrêtée par le nombre des hommes, ou par le poids des fardeaux qu'elle

entraîne; et qu'on me permette cette expression, les différens pays ne forment plus désormais qu'un grand voisinage; prodigieuse modification dans ses rapports sociaux, chance inévitable de progrès et de perfectionnement de la civilisation générale. Oui, MM., une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité; et c'est à dessein, et avec raison je crois, que j'ai dit l'humanité, car une influence salutaire se répand en des lieux divers et produit des faits, qui sont de significatifs évènements.

L'Orient semble vouloir rallumer ses lumières éteintes; les enfans de l'Égypte sont envoyés à l'enseignement des états européens dépositaires des plus vastes connaissances humaines.

Un prince Égyptien rentré dans son palais, après avoir visité l'Angleterre et la France, comme Anacharsis autrefois visitait la Grèce, reçoit une députation d'Israélites qui prêts à rendre les devoirs funèbres à un rabbin expriment la crainte de subir les insultes du fanatisme et réclament la présence et l'appui de quelques soldats. « Depuis que j'ai vu l'Europe, je ne suis pas content de moi, leur dit-il. Il est des haines, des passions auxquelles nous ne devons plus obéir; vous n'aurez point une simple escorte, trois mille de mes soldats vous accompagneront, une de mes voitures sera le char funéraire. »

Quand Bonaparte conduit par la victoire parvint avec ses héroïques soldats au pied de ces

antiques et gigantesques monumens qui pèsent sur le sol égyptien, il s'écria dans un sublime mouvement : « Songez soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplant ! » Osons dire, à notre tour, que du haut de ces mêmes pyramides quarante siècles contemplant la civilisation renaissante et prophétisent le bonheur qu'elle doit ramener.

Constantinople accueillant nos arts et nos sciences veut se ranimer après une longue et déplorable immobilité; et si la presse périodique n'a pas fait une publication prématurée, on y prépare l'organisation d'un enseignement universitaire; en d'autres temps, Mehemet-Ali, ce redoutable vassal aurait-il osé concevoir même la pensée de visiter la capitale de l'empire ottoman? Eh bien de nos jours, il n'a pas craint d'y paraître, et les portes de tous les palais lui ont été ouvertes, et son séjour n'a été qu'une fête, on dirait presque un triomphe; et l'éclat d'un tel accueil ne couvrirait aucun piège; dans cette circonstance mémorable, ce n'est pas un vain et fastueux appareil commun à tant de joies, à tant de fêtes commandées, qui nous touche, c'est le retour aux lois de l'humanité, et je ne crains pas d'ajouter au sentiment d'une saine politique qui en est inséparable. Par un rapprochement, peut-être un enchaînement de circonstances bien remarquables, le Bey de Tunis vient à son tour

visiter la France, et ce ne sont pas là des rendez-vous de simple courtoisie, c'est la curiosité de voir de près ce que l'homme obéissant à sa raison et cultivant son intelligence peut produire de grand, d'utile et d'admirable dans l'ordre matériel et moral.

Mais reconnaissons encore ici l'action d'une loi providentielle; dans ces temps, où les enfants de l'Islamisme, abjurant les haines et les mépris, inspirations d'un odieux fanatisme, viennent au milieu des chrétiens; quel homme rencontrent-ils sur le Siège Pontifical? Pie IX leur apparaît avec toute la grandeur du génie et l'attrait touchant de la bonté. Ah! si l'hyperbole hardie de donner à un mortel le nom de vicaire de Dieu sur la terre est permise à la faible humanité; ce nom appartient à celui, qui console et pardonne, et joint le bienfait à l'indulgence, à celui qui fait appel au repentir, en lui disant : demandez et vous obtiendrez. C'est à celui, qui comprenant la loi divine de la sociabilité humaine, dit au peuple qu'il gouverne, comme Dieu l'a dit à l'homme : « Il n'est pas bon que tu sois seul, isolé des autres peuples, » et qui repoussant les conseils ou les résistances des préjugés abaisse les barrières, ouvre les rapides communications et fait plier le fer sous la loi de l'utilité au lieu de l'employer comme instrument de douleur et de tyrannie. Pie IX obéissant à ces

nobles inspirations s'est empressé de réveiller l'industrie si longtemps condamnée à la torpeur dans les états où il va régner, et de préparer avec les nations étrangères des rapports commerciaux, dont le croissant de Mahomet n'est pas même exclu; sa profonde sagesse lui a dit, qu'en se voyant de près, les hommes deviennent plus propres à juger où se trouvent la morale la plus pure, les croyances les plus sages, la religion la plus céleste et la plus digne de la Divinité; c'est ainsi que se préparent et s'accomplissent de durables conversions, c'est ainsi, qu'on sanctifie la politique et le gouvernement.

Dans le siècle où nous vivons, dans le mouvement qui nous entraîne, un prince comme Pie IX, ne semblerait-il pas être le saint précurseur d'une rédemption nouvelle?

Et que je me trouve heureux de pouvoir louer sans être soupçonné de flatterie; je suis peu expert dans l'art de flatter les grands, et l'objet de mes justes éloges ne les connaîtra jamais. Puisse sa volonté rester assez puissante pour dompter les obstacles des choses et des hommes peut-être, et sa vie avoir une longue durée.

Cependant s'il est des lieux qui semblent rester inaccessibles au mouvement général, c'est qu'un élan quelle que soit son énergie ne remue pas tous les peuples à la fois, et voici le moment de rechercher dans l'histoire des siècles qui ont

précédé le nôtre, à quelles successives épreuves l'humanité a été soumise, et comment nous, heureux héritiers de ce qui a été conquis par tant d'infortunes et de sacrifices, nous devons savoir apprécier nos richesses et nous résoudre à suivre avec prudence une direction rationnelle vers l'avenir, en repoussant la folle pensée de le confisquer en un instant pour le façonner au gré de notre impatience.

Les peuples, comme les individus, sont soumis par des décrets puissants dont le mystère échappe à notre raison, à des épreuves plus ou moins longues, plus ou moins sévères, mais souvent terribles.

Vous n'attendez pas, Messieurs, que je fatigue votre attention par l'histoire obscure des temps primitifs des sociétés. Je me bornerai à esquisser les grandes révolutions des temps modernes.

Au 15<sup>me</sup> siècle, il semble que le génie de l'homme pressent, que l'expression de la pensée aura bientôt besoin d'une forme plus durable, plus multiple, d'une transmission plus certaine et plus rapide. Dans les temps anciens, la science et la civilisation semblaient pour ainsi dire nomades, et changer de siège selon les évènements; la pensée et la philosophie avaient un caractère de localité successive. De nouvelles destinées attendaient le monde, l'instruction devait être gé-

néralisée; l'émancipation d'une partie des populations avait commencé; la grande communauté allait avoir besoin d'un lien intellectuel permanent. Celui, de qui toute lumière descend, inspire l'homme, et l'imprimerie est découverte. Dès-lors la patrie de l'intelligence et du génie s'agrandit, c'est le monde tout entier. Oh! ce n'est pas là du hasard, ne nous rabaissons jamais au point de ne nous considérer que comme les méprisables jouets d'une force aveugle et déréglée; honorons-nous, nous-mêmes, en croyant que nous sommes les objets de la sagesse d'un Dieu.

Un demi-siècle n'est pas écoulé et l'Amérique étonnée voit les navigateurs européens descendre sur ses rivages; alors encore, l'esprit humain obéit à une autre impulsion; l'industrie acquiert une vie nouvelle; la navigation centuple ses directions, les combinaisons du commerce reçoivent d'autres lois; on dirait encore qu'un vaste territoire est préparé, dans l'avenir, comme refuge à l'exubérance croissante des populations.

Mais pourquoi donc tant de sang arrose-t-il de tels progrès? pourquoi ces massacres de populations jusqu'alors inconnues? pourquoi ces invocations blasphématoires d'une religion sainte? questions redoutables dont la solution n'appartient ni à la circonstance, ni surtout à ma faible raison; maintenant quatre grandes révolutions vont se succéder.

La première moitié du 16<sup>me</sup> siècle voit la plus grande partie de l'Europe continentale déchirée et meurtrie par l'ambition de deux princes rivaux. A l'Est la puissance ottomane, alors formidable était sans cesse menaçante.

L'Angleterre si longtemps dévastée par la querelle des maisons d'Yorck et de Lancastre, terminée par l'avènement de Henri VII au trône, voit, sous ce roi et son successeur la royauté renforcer son pouvoir de l'affaiblissement d'un parlement mutilé par les coups de la guerre civile; il était bien difficile alors de soupçonner quelle serait un jour la puissance de la Grande Bretagne.

En Europe donc, presque partout on combattait; et les peuples, malheureux instrumens des batailles, étaient également victimes des défaites et des victoires. Au milieu de ces agitations presque incessantes, un des plus grands événemens de l'histoire des nations se prépare et s'accomplit.

Un homme d'abord obscur, ose élever la voix contre l'influence la plus généralement dominante : une discussion engagée avec respect d'une part, avec maladresse de l'autre, prend en peu de temps un terrible caractère de violence; Luther ne craint plus de se poser en face du Vatican dont il brave les foudres. Les controverses s'étendent rapidement; de l'examen de l'autorité pontificale on passa à celui des dogmes religieux;

Luther avait cette éloquence ardente et fougueuse si puissante sur les masses ; ses sectateurs se multiplièrent, et la persécution vint achever l'œuvre des prédications. Je me tiens entièrement en dehors des questions religieuses, elles sont étrangères à ma mission, étrangères à la solennité qui nous rassemble. Je veux rester scrupuleusement dans le cercle des observations politiques.

La réformation de Luther pénétra peu à peu en divers états, il en arriva de même de celle de Calvin, elles furent à leur tour modifiées par des sectes, dont la liturgie et le régime étaient soumis à des règles particulières et quelquefois opposées ; et par une fatalité malheureuse, au milieu de leurs débats, la persécution s'arma, aussi entr'elles, de son glaive et de ses bâchers.

Mais je ne dois pas oublier, que je n'écris pas l'histoire. Je dois m'interdire le récit des détails ; toutefois une observation ne doit pas nous échapper. C'est que, la réformation, par les discussions qui l'ont précédée et soutenue, a produit un grand effet sur l'esprit des hommes, en le conduisant à s'appliquer à l'examen des principes, et de ce que l'on avait longtemps préconisé comme vérités natives et incontestables.

Ce qui pouvait paraître téméraire, appliqué aux choses religieuses, perdait entièrement ce

caractère appliqué aux choses politiques, et la hardiesse avec laquelle on avait touché aux premières, devait être moins retenue, quand il s'agissait des secondes.

Il en résulte qu'une révolution, qui semblait être bornée à la religion et au culte, entraîna de graves conséquences politiques; la liberté de l'examen plait à l'homme, parce qu'elle est le travail de son intelligence, qu'elle est un moyen d'atteindre la vérité et de légitimer la conviction en l'éclairant; le siècle n'était pas encore écoulé qu'une révolution politique vient montrer au monde où peut conduire cette liberté et la conviction qu'elle amène.

Un roi qui prétendait que la course apparente du soleil commençait et s'achevait dans l'immense étendue de ses états, crut avoir reçu d'en haut la mission de convertir ou d'exterminer; ses généraux et leurs soldats nourris dans les guerres, vinrent poursuivre une faible nation, fractionnée même dans sa composition interne, au milieu des marais dont une partie de son territoire se compose. Ce grand roi, vous l'avez reconnu, c'était Philippe II, cette nation était la nation hollandaise.

Le colosse va l'abattre d'un souffle, et la balayer dans les eaux qui bornent et partagent ses misérables terres.

Eh bien non, cette colère sera impuissante, la

faible nation deviendra forte de sa volonté d'être libre, forte d'une admirable constance dans sa résolution de mourir, si la liberté lui est ravie. A ce point d'héroïsme un peuple est presque toujours invincible ; on dirait que la liberté ordonne alors à la victoire d'empêcher un aussi affreux holocauste.

Commandés par des héros, les hollandais le furent aussi ; aucun sacrifice ne fut épargné, ils forcèrent la nature à les défendre, et les flots dans lesquels on aurait médité de les engloutir vinrent leur servir de remparts.

La liberté triompha, le grand roi fut vaincu, page magnifique dont l'histoire moderne, dont l'histoire des peuples anciens ne présente pas de plus admirable.

Une solennelle résolution fut prise par les fiers citoyens ; *l'union fait la force* avaient-ils proclamé à Utrecht, et deux ans à peine s'étaient écoulés, qu'ils jugèrent arrivée l'époque de leur entière émancipation. Alors les titres et les droits des chefs des nations furent discutés et mesurés. On reconnut que leur pouvoir n'a la consécration du droit divin que quand il se rend conservateur des lois de l'humanité ; ils proclamèrent que les princes étaient faits pour les peuples et non les peuples pour les princes, qu'un souverain qui traite ses sujets en esclaves, n'est qu'un tyran que l'on a le droit de chasser, principes

dont le fond est tellement vrai, que l'impératrice Catherine II en subissait l'influence, quand elle proclamait que « l'objet d'un gouvernement ab- » solu n'est point de priver les hommes de leur » liberté naturelle, mais de diriger leurs actions » vers le plus grand de tous les biens; et que le » gouvernement, qui tendra plus qu'un autre » vers cet objet en restreignant le moins la li- » berté naturelle est celui qui remplit le mieux » les vues qu'on doit supposer dans des êtres » doués de raison, et répond le plus au but, que » les hommes se sont proposé en formant des » sociétés civiles » (1).

Nous ferons observer du reste, que les Provinces Unies n'ont point jugé la royauté comme institution, elles n'ont repoussé que la tyrannie. Ce n'était pas comme *roi* que Philippe les avaient gouvernées jusqu'alors; c'était à des titres différens. Quatre vingts ans d'épreuves ne lassèrent pas leur constance, elles s'élevèrent au rang des puissances prépondérantes du monde; elles eurent la gloire d'arrêter Louis XIV et ses armes victorieuses, dans ses conquêtes.

Pourquoi faut-il, que ces splendeurs aient été ternies par de déplorables injustices? pourquoi des dissensions religieuses ont-elles encore été

(1) Instruction de S. M. I. Catherine II pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois. — 1769.

la cause ou le prétexte de sanglantes persécutions ? Barneveld, les Dewitt, ont péri l'un sur l'échafaud et les autres déchirés par des barbares ; hommes, dont le supplice n'avait à expirer aucune faute ; ah ! nous n'en doutons pas, au moment suprême, leurs derniers vœux furent pour leur patrie, ils moururent en rêvant sa gloire et son bonheur. L'affranchissement des Provinces Unies a été l'un des plus remarquables épisodes de la réformation sur le continent européen. Un nouveau spectacle va se montrer digne de nos regards ; et nous allons voir encore les querelles religieuses mêlées aux discussions politiques. L'Angleterre nous apparaît subissant d'abord dans sa religion et sa liberté civile le joug d'un prince despote en toutes ses volontés ; puis à travers toutes les espèces de vicissitudes, de catastrophes sanglantes conquérir une liberté politique inconnue, alors des autres nations.

Henri VIII obtient d'abord du Pape l'autorisation de lire les écrits de Luther ; il le combat et reçoit du Souverain Pontife le nom de *défenseur de la Foi*. Il se lasse bientôt de lui prêter son appui. Ce tyran qui pour plusieurs de ses femmes fit du trône le marche-pied de l'échafaud, fatigué de Catherine d'Arragon, parce qu'il désire Anne de Boulen, veut faire casser son mariage ; Rome ne répond point à son désir, et Henri s'affranchissant alors de l'autorité pontificale se

proclame chef de l'église d'Angleterre, frappe luthériens et catholiques, soutient des discussions théologiques, et pour dernier argument emploie l'autorité du bûcher. Sous le règne de Marie, digne fille d'un tel père, une réaction terrible en faveur de la religion catholique romaine vient déchirer l'Angleterre, les bûchers se rallument, les sectes se divisent, les haines s'enflamment, Elisabeth les contient et détruit l'œuvre de Marie ; mais Jacques 1<sup>er</sup> monte à son tour sur le trône, et sa persévérance à ne regarder le *droit divin* que comme source et légitimité du pouvoir royal, prépare l'avènement, si je peux le dire, de la question politique. Le parlement anglais n'avait guère alors le caractère qu'il nous montre aujourd'hui ; il n'y avait pas cette combinaison, cette fusion élémentaire de la royauté et des chambres, condition actuelle de son existence politique. Les chambres et la royauté se divisaient, se confondaient suivant la faiblesse de la couronne, celle des chambres et l'opportunité des circonstances.

Le règne, les erreurs, la faiblesse, le courage, les refus imprudens, les concessions également imprudentes de Charles 1<sup>er</sup> sont trop connus pour avoir besoin d'être répétés. Un sombre fanatisme revêtit un double caractère ; le puritanisme religieux, le puritanisme politique entraînaient les esprits par leur austérité même. Charles avait

à lutter contre ses propres indécisions et contre l'exagération des doctrines ; il eut à soutenir un autre combat, dans lequel il devait succomber. Un homme exista, d'une vocation d'abord incertaine, mais qui semblait prédestiné aux temps où il vécut, d'une hypocrisie et d'une dissimulation profondes, d'un courage héroïque dans les combats, d'une souplesse insaisissable dans la politique dont il avait besoin pour s'élever ; cherchant le Seigneur (dans son langage) quand il voulait trouver les hommes pour en faire des séides ou des victimes.

Charles et Cromwel se trouvèrent enfin face à face. Celui-ci plaça une commission entr'eux, instrument infailible de mort contre le roi ; il fut en effet condamné. Que faisaient alors les rois frères de Charles ; les uns étaient occupés de leurs querelles ; la France, ou plutôt la cour de France s'aviilissait dans les ignobles intrigues de la fronde et laissait le terrible mot de Richelieu s'accomplir (1). Ce roi ne trouvera-t-il donc nulle part ni pitié ni appui ? voyez-vous ces vieillards, qui, sur l'ordre de leur gouvernement, bravant le danger des mers et les rigueurs du temps viennent faire un appel à la clémence, sinon à la justice de ce qu'on appelait alors le parlement

(1) Lettre au comte d'Estrades envoyé en Angleterre en 1657. « Le roi et la reine d'Angleterre se repentiront avant qu'il soit un an d'avoir méprisé mes offres. On connaîtra bientôt qu'on ne doit pas me mépriser. »

anglais; ce sont les députés d'une république, ce sont les organes de l'intercession de cette Hollande, dont la glorieuse indépendance venait d'être solennellement reconnue, par l'Europe continentale.

Leur voix ne fut pas entendue, la tête de Charles tomba sur l'échafaud; en lisant attentivement le récit de ce grand drame politique, on reste convaincu que le vœu non seulement de la majorité de la nation, mais celui de la majorité des *patriotes* fut contraire à son fatal dénouement.

La royauté fut abolie, la république proclamée et Cromwel s'en fit déclarer le protecteur; et quel protecteur grand Dieu! il est vrai qu'il fit respecter l'Angleterre des autres nations, qu'il la rendit puissante au dehors; mais à l'intérieur le peuple gémissait sous une tyrannie affreuse, la liberté n'était qu'un vain mot, les anciennes institutions chères à l'Angleterre, qu'un souvenir: la révolution prit un autre cours après la mort du protecteur; la nation fatiguée des partis, fatiguée des excès dont elle avait été victime au nom de la liberté méconnue, se retourna vers la royauté et crut trouver dans cette institution politique, les garanties de son repos. La restauration ramena les Stuarts sur le trône; la restauration, c'est-à-dire, ce qu'il y a de moins stable; parce que, si dans le cœur du roi la prudence ou la générosité peuvent tempérer les

ressentimens, le cœur des courtisans ou de ceux qui ont souffert les conserve; et il est rare que, dans l'exil politique, on apprenne ou l'on oublie, on croit au retour que rien n'a changé dans les choses ni dans les hommes; de là les écarts dans la marche du gouvernement, le froissement des intérêts nouveaux et le combat des prétentions surannées, contre les convictions récentes; la restauration n'est donc que la cause probable d'une révolution nouvelle.

Ce danger échappa à la pensée des Stuarts. Charles II s'abaissait par la licence de ses mœurs, se ruinait en prodigalités honteuses, il s'avilissait et souillait sa couronne en se rendant pensionnaire du roi de France; son successeur livré à d'imprudentes ou coupables suggestions, voulut rétablir des institutions réprouvées par une profonde antipathie; des bourreaux revêtus par lui de dignités élevées, épouvanteront l'Angleterre par la multitude et le raffinement des supplices; alors on sentit qu'il fallait en finir avec les orages. L'époque mémorable de 1688 et l'acte d'arrangement de 1689 régularisèrent l'action des pouvoirs, la souveraineté nationale fut reconnue; la royauté de *droit divin* fut bannie et le parlement qui avait éprouvé tant d'altérations et de vicissitudes reprit son action régulière et certaine. C'est d'alors que date la vraie liberté anglaise; jusqu'à ce temps elle avait existé dans

les cœurs , mais la mobilité dans le jeu des institutions et dans leurs applications avaient, sinon anéanti, au moins tristement appauvri le système des garanties. Ces grandes révolutions anglaises n'eurent dans leur cours et à leur terme presque aucune influence morale et politique sur l'esprit des autres peuples. Le Volcan n'étendit pas son éruption au-delà de la terre Britannique; les puissances du continent avaient à lutter contre l'ambition formidable de Louis XIV; la pensée politique des peuples sommeillait encore, la position géographique de la Grande-Bretagne rendait les communications lentes et difficiles, le registre journalier de la presse n'était point encore ouvert; et d'un autre côté, l'idée d'une solidarité entre les rois, comme d'une solidarité entre les peuples n'avait point encore germé dans les états.

C'est seulement vers le milieu du 18<sup>me</sup> siècle que l'attention des publicistes et des philosophes se tourna vers la constitution anglaise; ils furent frappés à l'aspect d'une royauté forte, mais impuissante pour le mal; d'une législature nationale plus encore par les mœurs, que par sa composition personnelle; ils observèrent une division sans antagonisme dans l'action du pouvoir public; en France, au milieu de la scandaleuse profusion des lettres de cachet, on admira avec amertume, si j'ose le dire, la sécurité dont le dernier anglais jouissait dans sa personne. L'effet de ces rappro-

chemens agitait les cœurs , excitait dans les esprits de vagues désirs , de vagues espérances ; une grande épreuve se préparait , un pressentiment intime paraissait révéler l'approche de grands événements ; un mouvement du Nouveau-Monde , dont le contre-coup politique semblait devoir rester étranger à l'Europe continentale vint réagir sur la France inquiète de son malaise actuel et de son avenir.

Les Anglais au milieu de leurs libertés avaient oublié les droits de leurs frères , Colons de l'Amérique septentrionale ; une question d'impôts considérés par les Américains comme contraires à la justice, amena l'examen de leurs droits et de ceux de la métropole. Le cercle des discussions s'étendit ; enfin les Américains résolurent de rompre des liens , qui , pour eux , n'étaient que les entraves d'une espèce de vasselage ; ils se sentirent faits pour l'indépendance ; on vit éclater une des guerres les plus importantes dans les annales du monde , non par le nombre des combattants , la grandeur des batailles , l'éclat des victoires ; mais par les hommes qu'elle a mis en évidence , par l'immensité de ses résultats , dont le premier fut la création d'un peuple.

Des Français de distinction traversèrent l'Atlantique pour aller seconder les efforts de ceux , qui , à leurs yeux soutenaient une cause sainte. Là , ils furent témoins d'un spectacle nouveau

pour eux , et fait pour les toucher profondément ; tout se montrait grave et sévère , et les hommes et les lieux et les intérêts. Ils entendaient les cris de liberté , l'appel aux armes ; ils assistaient à la naissance d'une république , que l'un d'eux et le plus illustre visita depuis , quand elle fut parvenue à sa virile maturité. Là ce n'était point la pâle tradition , c'était la vie , c'était le mouvement , les grands hommes étaient présents , se révélant , à travers leur splendide simplicité , par leur valeur , leur sagesse et leur génie. De pareilles impressions ne s'effacent jamais , et lorsque rentrés dans leur patrie , ils racontèrent ce qu'ils avaient vu aux hommes dignes de les entendre , les cœurs français s'émurent , un élan généreux les entraîna ; les Français sentirent qu'ils avaient aussi une patrie , qu'elle avait le droit d'être libre et qu'elle le serait un jour.

Le 18<sup>me</sup> siècle luisait alors sur la France ; je sais qu'il est aujourd'hui de mode pour plusieurs de réprover la philosophie du 18<sup>me</sup> siècle ; mais cette réprobation si absolue est-elle légitime ? Quels sont donc les crimes de cette philosophie si dédaignée aujourd'hui par des hommes qui ne la comprennent pas , ou dont elle a frappé les factices intérêts , ou les injustes prétentions ? Est-ce d'avoir enseigné l'égalité des droits devant la loi dans la cité , d'avoir démontré l'iniquité des privilèges ; d'avoir fait abolir la torture ,

d'avoir fait admettre la publicité dans les débats judiciaires, la liberté de la défense, la proportion des peines aux délits; d'avoir examiné la légitimité de la peine de mort, et réduit l'emploi de la destruction de l'homme à la plus extrême nécessité. La philosophie du 18<sup>me</sup> siècle a pesé, analysé les droits des peuples et ceux des gouvernans; elle a discerné la vraie légitimité du commandement, de la légitimité factice du pouvoir despotique; elle a distingué l'hérédité du trône, de la patrimonialité du pouvoir; elle a démontré que la fortune publique n'est pas faite pour être la pâture de quelques hommes; elle a démontré l'horreur et l'injustice des persécutions religieuses; elle a inspiré la tolérance dans un temps où le *tolérantisme* comme on le nommait, était considéré comme un blasphème et pouvait être frappé de peines sévères (1), elle a éclairé la politique et révélé le mécanisme, jusqu'alors trop généralement inconnu, de la constitution anglaise; je ne nie point que plusieurs écrivains, et même de grands écrivains du 18<sup>me</sup> siècle, se soient laissé entraîner dans de blâmables écarts, que le scepticisme n'ait été poussé trop loin dans de graves matières; mais ces taches souillent-elles tout entier un admirable tableau? La dépravation des écrits, la témérité des pensées

(1) *Muyard de Vouglon, lois crim., liv. III, tit. 1<sup>er</sup> § 2.*

ont-elles attendu le 18<sup>me</sup> siècle pour paraître et exercer leur fatale influence? Non sans doute; abandonnons donc ces déclamations dédaigneuses, contre un siècle dont nous recueillons aujourd'hui les bienfaits. On a prétendu que la philosophie du 18<sup>me</sup> siècle a amené la révolution française; elle a peut-être contribué à hâter ce grand événement, mais il était inévitable; la France n'en pouvait plus, elle devait périr ou se régénérer! Qu'il me soit permis de m'arrêter quelques instans en présence de ce vaste sujet.

On est souvent tenté de comparer la révolution française à la révolution anglaise; ce serait un travail d'un ordre supérieur et d'un bien grand intérêt, que de montrer en quoi ces mouvemens de deux grands peuples se ressemblent et diffèrent; de grands faits, de déplorables catastrophes offrent des caractères de similitude, et cependant les causes qui les ont amenés, les résultats qui les ont suivis, ne sont pas les mêmes. En France, un roi sage et humain monte sur un trône souillé par son prédécesseur; les finances sont dans le plus désastreux désordre; Louis veut lutter contre le mal qui l'entoure; vains efforts! il va bientôt sentir que l'héritage d'une royauté mal définie, d'un pouvoir avili ne peut pas s'accepter sous bénéfice d'inventaire. Victime prédestinée, il expiera les fautes commises avant lui. Les discussions religieuses

furent étrangères aux causes primitives de la révolution française ; les questions financières occupèrent d'abord les esprits ; mais bientôt les débats s'agrandirent , et du cercle des finances on entra dans celui des institutions politiques , de leur valeur , et des garanties dont elles pouvaient assurer l'existence.

Du sein d'une assemblée nationale unique peut-être dans les fastes du monde , s'élevèrent des voix puissantes , qui proclamèrent les droits des hommes , ceux des peuples , l'étendue mais aussi les limites des pouvoirs ; mais peu d'années s'écoulèrent et le ciel de la France s'assombrit ; le mouvement était trop profond , trop général , trop de fortunes devaient changer , trop de privilèges dont on avait si longtemps savouré la douceur étaient détruits , pour que d'amers ressentimens n'amenassent point des résistances violentes ou déguisées. L'émigration alla se placer menaçante et armée sur les frontières des Etats voisins ; les rois avaient vu avec indifférence ou du moins sans crainte les phases de la révolution anglaise ; leurs successeurs furent réveillés par le tonnerre de la révolution française ; la position continentale de la France , le langage de la tribune , partout retentissant et presque partout compris , pénétrant dans les palais , inspirèrent les craintes et les funestes pressentimens. On crut d'abord , dans les cabinets , que la France

pouvait être châtiée, comme un village en émeute. L'invasion fut résolue. C'est alors que les armées françaises commencèrent à cueillir des palmes immortelles; c'est alors, que seule en présence de l'Europe, dont les gouvernans l'attaquaient tour à tour et quelquefois réunis, elle sut rester debout et conserver ses nouvelles conquêtes politiques. Mais la révolution française combattue par l'étranger, par des Français même, déchirée par l'intrigue de tous ses ennemis autant que par leurs armes, prit bientôt un caractère menaçant; à la majesté des premières délibérations succédèrent la colère et l'emportement. La royauté fut abolie, la France érigée en république; et comme en Angleterre, mais avec des formes différentes, un roi fut jugé, déclaré coupable et perdit la vie sur l'échafaud. Alors, il faut l'avouer, commencèrent des jours de terreur; des victimes humaines furent immolées à la peur qu'on avait, à celle qu'on voulait inspirer. Des esprits égarés confondirent toutes les idées, exagérèrent ou détruisirent les principes; la souveraineté du peuple fut confondue dans une force aveugle et brutale, pouvant détruire à volonté demain ce qu'elle faisait aujourd'hui; l'égalité devint le nivellement, la richesse une usurpation, la modération une lâcheté ou une conspiration, le sacerdoce fut persécuté, le culte mis à peu près en interdit; d'illustres victimes payèrent de leur

tête leurs talens et de nobles résistances. Mais qui pourrait dire, dans ces terribles conflagrations : tout a été crime, et chaque crime celui de tous ? Qui peut juger aujourd'hui, sans craindre l'erreur, tous les hommes, tous les faits, tous les dangers, toutes les nécessités d'alors ? Ce n'est pas nous qui l'entreprendrons. Toutefois la tempête révolutionnaire n'était pas la révolution ; celle-ci était un principe, l'autre un fait terrible qui n'en était pas la conséquence logique, mais accidentelle ; observons aussi pour la consolation de l'humanité, que ces grandes colères populaires, si meurtrières qu'elles soient, n'abrutissent pas une nation à toujours comme le despotisme organisé et permanent des gouvernemens dépravés. Il paraît enfin que ces crises effrayantes soient un fait inséparable des grandes et profondes révolutions, particulièrement quand elles atteignent le gouvernement monarchique.

Les théories les plus absolues sont un temps adoptées à cause de leur exagération même ; les faibles qui ont longtemps gémi sous l'oppression, croient ne trouver de refuge que dans la domination de tous, et confondent, comme nous l'avons dit, le nivellement avec l'égalité.

La pauvreté fatiguée de ses privations, qu'elle prend pour une condamnation perpétuelle, veut le partage égal de tous les biens sans être touchée de l'impossibilité d'un pareil état social ; c'est

ainsi qu'ont voulu agir, les anabaptistes primitifs en Allemagne; les *puritains* politiques, les *niveleurs*, les *indépendans* en Angleterre; et en France, ceux qu'on a nommés *démagogues*; mais ces exagérations se tempèrent et se calment peu à peu, et la légitime pratique des principes survit à l'éruption des volcans.

Nous devons renoncer à esquisser même un aperçu des phases de la révolution française. Un homme d'un génie immense, grand capitaine, organisateur puissant, paraissait fait pour en sceller l'abîme; l'ambition le saisit, la pompe de l'empire l'enivre; il n'est plus le premier citoyen de la France, il veut en devenir le maître; il ne sait pas ou il oublie qu'un homme n'est presque toujours que l'usufruitier d'une révolution nationale. Les infortunes d'un pareil homme ne pouvaient pas être médiocres; l'Europe coalisée contre lui, la France lassée de guerres, épuisée de sacrifices, maîtrisent sa fortune et son génie; il tombe une première fois; les portes de Paris sont ouvertes aux alliés, il abdique et adresse des adieux touchants aux braves qui lui sont restés fidèles et qui l'écoutent en versant des larmes.

Washington après la guerre de l'indépendance, faisait aussi de touchants adieux à ses officiers; mais il avait sauvé sa patrie, assuré son indépendance, il déposait son épée dont elle n'avait plus besoin, se retirait à Vernon, dont sa présence

faisait un temple de gloire ; Napoléon quittait la noble France pour la terre de l'exil.

Il n'y resta pas longtemps ; on connaît par quelle heureuse audace de son génie il réussit à reconquérir le palais des Tuileries ; le congrès de Vienne put trembler encore ; mais dans les champs de Waterloo la victoire dit un éternel adieu à celui qu'elle avait si longtemps conduit. Cette fois l'empire était mort ; Napoléon captif fut entraîné dans une île lointaine, il devint le héros du malheur.

C'est là qu'il nous apparaît du haut de son rocher, embrassant le monde par sa pensée, méditant sur ses destins, et semblant dire à tous les peuples « Dieu seul est grand ! »

La France eut une restauration comme l'Angleterre, et comme celle de l'Angleterre elle disparut bientôt.

Terminons ces vues générales par une observation que peut-être, Messieurs, vous avez faite avant nous, c'est que les grandes et longues guerres de nos époques ont été civilisatrices, que les invasions n'ont pas été des ravages et des destructions, et que les princes en appelant aux armes les peuples au nom de la liberté leur ont révélé son prix et le secret de leurs forces et de leur importance.

Quel a été notre sort dans ces derniers mouvemens de l'Europe ?

Après avoir longtemps partagé les destinées de la France, nous en avons été séparés par les événemens de 1814.

Les puissances alliées avaient cru de leur politique et de leur droit de décréter l'érection du royaume des Pays-Bas; elles avaient ainsi confondu sous un même gouvernement deux nations faites pour s'estimer, destinées par la nature à l'alliance, mais non à la fusion.

L'an 1830, la Belgique osa s'insurger contre les décrets de ceux qui s'étaient faits les régulateurs de son sort; elle voulut reconquérir la propriété de sa vie. Chose qui ne pouvait guères arriver que de nos jours! les armes restèrent inactives, les cabinets seuls s'émurent, la politique déroula ses négociations, et un peuple peu puissant par son territoire et sa population fit arracher une page aux actes du Congrès de Vienne et vit saluer son indépendance par l'Europe presqu'entière. Les Provinces-Unies nous avaient donné l'exemple, nous l'avons trouvé digne d'être imité; mais les conditions générales de la civilisation européenne nous ont donné un succès plus rapide et moins chèrement acheté.

Aujourd'hui nous sommes donc une nation libre, vivant sous la garantie des plus libérales institutions de l'Europe. La perfection ne se rencontre pas dans l'œuvre de l'homme; mais sachons les aimer, sachons surtout les consolider en

les appliquant avec sincérité. Ne perdons pas de vue, que les institutions sont la mise en œuvre des principes, et que les hommes donnent la vie aux institutions; le choix des hommes est donc en résultat la plus forte garantie de la bonté de leur action; mais plus nos institutions sont grandes et précieuses, plus nous devons veiller à leur conservation, mieux nous devons les défendre contre toute attaque de violence, d'astuce ou de fraude. Les mœurs sont plus fortes que les lois; formons nous sagement et avec franchise aux mœurs constitutionnelles; ne proscrivons pas la volonté du progrès; mais n'oublions pas que le progrès n'est pas la course, mais la marche raisonnée, et souvenons-nous aussi que le repos de la prudence pour combiner le présent avec l'avenir peut devenir la cause efficace d'un progrès.

Je viens, Messieurs, de prononcer le mot de repos; il me ramène à moi-même; j'en sentirai peut-être bientôt la nécessité, car la main glacée du temps m'a touché; l'âge me dérobe chaque jour une partie de mes faibles moyens, et l'illusion m'est défendue au nom de mes devoirs. Puissé-je, quand le moment sera venu de quitter les fonctions qui depuis si longtemps me sont confiées, obtenir de mon pays un regard de bienveillance, de mes collègues un regret; un souvenir de mes élèves, que j'ai tant aimés.

### ERRATA.

A la page 5, 4<sup>e</sup> ligne, lisez : dans *les* rapports etc. ,  
au lieu de : dans ses rapports.

A la page 11, au 4<sup>e</sup> alinéa, à la 4<sup>e</sup> ligne, lisez : *mollesse*,  
au lieu de maladresse.

A la page 12, au 2<sup>e</sup> alinéa, 5<sup>e</sup> ligne, lisez : *suivie*, au  
lieu de soutenue.

11

INDEX

A page 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.